

clairement quel genre de débiteur elle est; d'ailleurs, le Togo et le Cameroun ne sont point des colonies françaises, mais des mandats renouvelables confiés pour de courtes périodes à la France. M. Lavergne, tout en reconnaissant que l'Allemagne arme clandestinement au delà de ce à quoi l'autorisent les traités, voudrait bien cependant lui donner satisfaction au sujet des armements français; il espère « qu'à la Conférence du désarmement de 1932 (si elle réussit) et ultérieurement au fur et à mesure des engagements qui seront pris par les grandes puissances concernant l'entr'aide aux nations victimes d'agression, au fur et à mesure aussi du désarmement général des peuples autres que le Reich, la France réduira ses forces militaires ». C'est le vœu de presque tous les Français, mais des *engagements sur l'entr'aide* sont invraisemblables, étant donné l'état d'esprit actuel des Anglais et des Américains. M. Lavergne n'est pas découragé pour si peu; il tient pour « une action commune » avec le Reich, à condition « qu'il renonce à toute démarche ou manifestations intempestives ». « Trois voies essentielles pourraient concurremment être empruntées : collaboration financière, collaboration industrielle, entente douanière en dernier lieu ». Elles sont évidemment impraticables, car elles représenteraient de nouveaux sacrifices pour la France, et la troisième est, de plus, notoirement chimérique.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Albert Jamet : *La Guerre vue par un paysan*, Albin Michel. — René Clozier : *Zouaves*, A. Redier. — H. de C. : *Sous le canon des barbares*, Argo. — P. Lævenbruck : *Bouches inutiles*, Tallandier. — Roger Labric : *Classe 14*, Société du Chevaleret. — Albert Pillard : *Classe 15*, J. Tallandier. — Pierre Clair : *Secteurs d'enfer*, J. Tallandier. — Michel T. : *La Surprise*, J. Tallandier. — *Chansons anglaises de la Grande Guerre*.

Dans sa préface au livre du caporal Jamet sur **La Guerre vue par un paysan**, M. Jean Martet a exprimé exactement les sentiments que l'on éprouve en le lisant : « Au bout de dix pages du manuscrit, je pensais : « Il n'y a rien à faire avec ça. » Au bout de trente pages : « Tiens! Tiens! » Continuant, je trouvai le récit très intéressant. » Jamet a vu

énormément de choses et couru d'innombrables dangers; il a su décrire le tout sobrement. Son récit est long, mais jamais prolix. C'est la déposition du combattant à qui la chance a permis d'échapper à des dangers où presque tous les autres ont succombé et qui les raconte clairement et sans forfanterie. Mobilisé en 1914, il fut nommé caporal en 1916 et compris dans un détachement incorporé au 29^e régiment d'infanterie. En avril 1916, il reçut le baptême du feu près de Lérrouville. Il alla ensuite aux Eparges et y fit connaissance avec la guerre de mines. En décembre 1916, il fut transféré à Estrées (dans la Somme), en janvier 1917 à Ville-sur-Tourbe (près de Sainte-Menehould), puis en avril prit part à l'attaque du mont Cornillet. Il partit alors en permission et quand il revint vit la fin des mutineries. En mars 1918, il passa dans la Somme où il fallait arrêter l'avance des Allemands vers Montdidier. Ses chefs, ayant reconnu sa valeur, l'employaient alors à l'attaque des petits postes et aux reconnaissances. En juin, il fit partie des troupes qui, près de Royancourt, arrêtaient l'offensive allemande, en août 1918 de celles qui y enfoncèrent le front ennemi. Finalement, le 29 septembre, lors de l'attaque de la ligne Hindenburg, il fut fait prisonnier près d'Urvilliers. Une dure captivité, d'abord près des lignes, puis à Giessen, suivit : il vit proclamer la république allemande dans cette dernière ville. Dans tous ces grands événements, il n'avait vu que des épisodes, mais combien dramatiques : il a eu le mérite de savoir les faire revivre.

Le livre de Jamet, œuvre d'un paysan devenu conducteur d'auto, est non seulement un livre d'histoire, c'est aussi un livre *artistiquement* proportionné. Le livre de René Clozier, **Zouaves**, œuvre d'un architecte et artiste peintre, est un livre disproportionné. L'auteur, qui a incontestablement beaucoup de talent et d'esprit, a trop allongé nombre de ses conversations et récits; de plus, on ne sait pas s'il a voulu composer un livre d'histoire ou un roman; souvent, on croit que c'est le second, parfois le premier. Pourtant, l'auteur « ayant fait la guerre quatre ans en première ligne comme sergent au 1^{er} zouaves, écrivant et jouant pour distraire ses camarades, de la mer du Nord aux Vosges, ne quittant le feu de la

rampe [de son théâtre de camp] que pour celui des tranchées », avait suffisamment de choses vues à raconter pour ne pas être obligé de tirer de sa riche imagination des scènes imaginaires.

Sous le canon des barbares est le journal d'un Rémois, H. de C. Le manuscrit en était terminé en décembre 1918. On ne s'explique pas que l'auteur n'ait pas depuis remplacé par les noms entiers les initiales par lesquelles il désigne la plupart des lieux ou des personnages dont il parle; pour certains, le lecteur n'a pas de peine à deviner; pour la plupart, c'est difficile ou impossible. Le livre est d'ailleurs un document intéressant, quoique d'intérêt presque purement local.

Bouches inutiles de Pierre Lœvenbruck est le récit de quarante mois de captivité en Allemagne. L'auteur avait déjà raconté dans *Ceux de la Réserve* comment il fut fait prisonnier près de Billy-Montigny le 3 octobre. Il fut alors envoyé au camp de Parchim. La nourriture y était insuffisante, mais l'autorité allemande débonnaire. Mi-avril 1916, cinquante notables ou gradés du camp durent être envoyés dans des dépôts « de représailles ». L'auteur fut envoyé à celui de Bialowies (l'ancienne résidence de chasse des Tzars); il y connut la faim et les brimades inutiles jusqu'à ce que le meurtre d'un petit fantassin français par une sentinelle eût provoqué des ordres plus humains. En octobre 1916, l'auteur fut transféré à Schneidemühl (Prusse orientale), le camp de la faim et des puces; on y avait rassemblé 500 sous-officiers français refusant de travailler. Là, avec quelques camarades, il eut la chance d'être embauché comme ouvrier agricole dans une ferme posnanienne; il a gardé « un souvenir reconnaissant » des Polonais. Les Allemands s'aperçurent de la sympathie des Polonais pour les prisonniers français, et, fin décembre 1916, ceux-ci furent renvoyés au camp de Parchim. En février 1917, l'auteur fut envoyé chez de « braves paysans » de Crivitz (Mecklembourg) où il resta quatorze mois. Il y vit faire déblayer la neige par de pauvres prisonniers français nu-pieds dans des sabots et qui, affamés, pouvaient à peine se tenir debout. Vers avril 1918, il fut ramené à Parchim et désigné pour l'internement en Suisse à cause de son entérite. Transféré alors au camp de

Mannheim, il y vit la grippe espagnole décimer les prisonniers. Enfin, le 26 juin 1918, « le plus beau jour de ma vie », écrit-il, il fut remis aux infirmiers suisses à Constance. « Les bonnes têtes ! Les braves garçons ! » A Schaffhouse, une musique militaire accueille les prisonniers aux accents de la Marseillaise. « Vive la Suisse ! », hurlent-ils, débordants d'enthousiasme. A Zurich, des jeunes filles charmantes les embrassent. Dans ces jours où Hitler et Mussolini prêchent de recommencer la guerre européenne, il est bon d'opposer à leurs excitations le récit de ces explosions spontanées de sympathie internationale.

Classe 14, par Roger Labric, est le récit, un peu trop détaillé peut-être, de ce qu'a vu un jeune homme de 20 ans appelé sous les drapeaux en août 1914. Le départ à la gare de l'Est fut « presque gai » ; la vie de caserne « abrutit » quelque peu « les mômes » ensuite. Vers décembre 1914, l'auteur fit partie d'un détachement envoyé près d'Ypres ; il y reçut le baptême du feu et vit fusiller une vieille qui, de la chaumière où elle vivait avec une chèvre, « indiquait, par signaux convenus, les mouvements de nos troupes ». Vers le Mardi-Gras, les Allemands esquissèrent une attaque de nuit à laquelle on résistait vaillamment quand fut poussé le cri : Les gaz !

Ce mot effraie les plus vaillants : on n'a rien encore trouvé ici pour lutter contre... Le lieutenant fait passer un ordre, car il faut rester là coûte que coûte : « Si la nappe approche jusqu'à vous, pissez sur votre mouchoir et mettez-vous-le sous le nez. » La nappe, à qui le vent refuse sa complicité, reste stationnaire... Soudain une mitrailleuse aboie, puis une autre... L'attaque a raté et elle leur a coûté cher.

Au printemps 1915, l'auteur prit part à l'attaque de Carency (où les nôtres furent massacrés) et à la défense du cimetière. Il combattit ensuite à la Main-de-Massiges et à la Butte du Mesnil. Peu après, il fut blessé d'un éclat d'obus ; avant qu'il eût quitté l'hôpital, le fourrier de sa compagnie vint le voir : Labric lui demanda des nouvelles des camarades ; il n'en restait presque plus : ils avaient combattu à la Cote 304 et au Mort-Homme !

Classe 15, d'Albert Pillard, à la différence de *Classe 14*, est nettement un roman; l'auteur, qui a fait partie de la division des Loups du bois Le-Prêtre, a jugé commode, pour développer ses impressions, de raconter comment Maurice Desormes et six de ses amis, envoyés pour combler des vides dans cette troupe fameuse, périrent glorieusement pendant les 100 heures qui suivirent leur arrivée. En lisant ce livre, on éprouve l'impression que son auteur, d'ailleurs fort bien intentionné, a produit une œuvre un peu conventionnelle.

Secteurs d'enfer, de Pierre Clair, est un livre analogue. L'auteur, d'abord caporal, puis aspirant d'infanterie, a romancé fortement ses très intéressants souvenirs, d'ailleurs insituables. Plusieurs de ses récits de combat sont fort réussis, mais le livre eût gagné à être un peu plus court.

La Surprise, par le premier-lieutenant Michel T..., est la traduction par M. C. Bernart d'un manuscrit allemand. L'auteur, après avoir servi six ans dans la Reichswehr, s'est convaincu qu'elle prépare la revanche. Il a écrit son livre pour dévoiler ce qui arrivera si on laisse les choses aller. Ayant envoyé son manuscrit à M. Bernart qui l'avait soigné pendant la guerre, celui-ci l'a traduit. Les prophéties de T... ne sont pas très vraisemblables : guerre commencée sans déclaration, destruction des Français par des ballonnets dirigés de loin et dont les gaz toxiques se répandraient sur le sol quand on les embrase, neutralité de la Pologne, de la Serbie et de l'Italie, etc. Si c'est vraiment un officier de la Reichswehr qui a écrit ce livre, il aurait mieux fait de décrire ce qu'il y a réellement vu.

ÉMILE LALOY.

§

Chansons anglaises de la grande guerre. — Que chantions-nous pendant la Grande Guerre? Rien du tout, je crois. Et d'abord, quand aurions-nous chanté? Lorsque nous allions en ligne, la perspective de passer plusieurs semaines dans des tranchées boueuses et abondamment marmitées n'incitait pas à des chants collectifs; et, au moment de la relève, on était bien trop épuisé pour songer à des chants. Peut-être sied-il de regretter que les soldats de la Première République et de

l'Empire ne nous aient pas transmis leurs chansons habituelles qui devaient être surtout des chansons de route; en ces temps où la guerre était exclusivement une guerre de mouvement, il existait peut-être des chants collectifs exprimant l'âme de l'armée. En ce qui nous concerne, les folkloristes de l'avenir n'auront pas le droit de nous reprocher d'avoir gardé par devers nous les chants des armées de Verdun; les armées de Verdun ne se sont pas exprimées dans la langue des dieux. Dans les cantonnements de repos, on chantait pourtant, et surtout dans les cabarets à la veille des départs en ligne, mais ces chants-là ne se rapportaient en aucune façon à la guerre et ils n'avaient pas été composés par des soldats; c'étaient des chants civils nostalgiques. Dans mon régiment brestois, à la veille des attaques de Champagne, le camp du Veau-crevé retentit de vieilles chansons bretonnes; mais, le plus souvent, ce qu'on entendait sortir des bistros, c'étaient toutes les scies de cafés-concerts, toutes les goulantes sentimentales venues de l'arrière et qui permettaient aux soldats de croire pendant quelques instants qu'ils étaient redevenus civils.

C'est un fait bien remarquable que nos alliés britanniques semblent avoir possédé, tout au moins sous une forme embryonnaire, des chants militaires bien à eux et dont un certain nombre ont été réunis, sans aucun truquage, par deux Anglais qui ont pris part à la guerre : John Brophy et Eric Partridge (1).

C'est que les Anglais ont fait la guerre dans des conditions très différentes des nôtres. Il faut se dire que, pour eux, au front, tout était beaucoup plus nouveau que pour nous. Beaucoup d'entre eux n'avaient jamais fait de service militaire, tandis que tous les Français avaient servi et retrouvaient, sous une forme plus dangereuse et plus pénible, les manœuvres et les exercices du service en campagne. Le choc était, pour la plupart des Anglais, d'autant plus brusque qu'ils étaient soudainement transportés dans une armée de métier, très isolée jusqu'alors du reste de la nation et qui ne comportait pas seulement des officiers et sous-officiers de carrière, mais un grand nombre aussi de simples soldats et caporaux profession-

(1) *Songs and Slang of the British Soldier (1914-18)*. Ed. Eric Partridge at the Scholartis Press. 30 Museum Street, London.

nels; une armée, par conséquent, extrêmement traditionnelle dans ses habitudes et qui se trouvait avoir l'occasion d'imposer sa discipline à des hommes qui jusque-là n'avaient jamais subi la moindre contrainte.

Aussi est-il frappant que la littérature de guerre anglaise soit beaucoup plus pessimiste et révoltée que la nôtre. A mesure que les souvenirs de guerre s'estompent chez nous, ce qui demeure surtout, se sont les souvenirs de bons moments passés avec des camarades autour d'une bouteille dans un bois qui n'était pas bombardé. En dépit de nous-mêmes, ces souvenirs prennent souvent le pas sur les visions sanglantes et les ennuis causés par la discipline. Dans les livres anglais (ceux qui ne sont pas écrits par des militaires de carrière), on pourrait dire au contraire que ce qui tient la plus grande place, ce sont des protestations contre une discipline tracassière, puis les souvenirs sanglants et, enfin seulement, ce sentiment de fraternité sociale dans la misère qui reste une note dominante de la guerre pour beaucoup d'entre nous (1). Ce qui ajoute encore à la tristesse des livres britanniques, c'est que, ne combattant pas sur leur propre sol, les Anglais ne pouvaient éprouver comme nous la sensation physique que c'était leur terre qu'ils défendaient; beaucoup d'entre eux, même au début, avaient cette impression qu'ils étaient venus chez nous pour nous secourir contre un ennemi trop puissant. Signalons en passant que les livres anglais qui paraissent maintenant sur la guerre deviennent de plus en plus amers puisqu'aux motifs anciens de tristesse s'ajoute le sentiment des difficultés économiques enfantées par la guerre et au milieu desquelles se débat la Grande-Bretagne, la crainte que tous les sacrifices accomplis aient été accomplis en vain.

Amertume et aussi exotisme (je veux dire sentiment que la guerre s'est déroulée sur une terre à la fois étrange et étrangère), voilà ce que nous trouvons dans les bribes des chœurs du front qui ont été recueillis par les deux auteurs. Ou bien, sur l'air populaire de *Auld lang Syne*, cette mélodie :

(2) Le pessimisme systématique de beaucoup de ces livres de guerre anglais a été blâmé par Cyril Falls, dans le catalogue si précieux qu'il nous a donné des livres parus sur la guerre : *War books. A critical guide to the literature of the Great War*, Peter Davies, éd., Londres.

We're here because... we're here! Nous sommes ici... parce que nous sommes ici!

Texte qui ne comporte pas d'autres mots, mais peut se chanter ou plutôt se gémir pendant très longtemps. Ou bien encore, sur un air d'hymne, une autre mélodie de protestations monosyllabiques :

We've had no beer, we've had no beer to-day! Nous n'avons pas eu de bière aujourd'hui!

Ou bien encore, sur un air de music-hall :

What did you join the army for? Pourquoi vous êtes-vous enrôlé dans l'armée? Il a fallu que vous soyez bougrement maboul!

Parfois, c'était un rappel rythmé des joies qu'on rencontrerait plus tard, bien plus tard, en rentrant au pays.

Quand cette sacrée guerre sera finie, ah! je ne jouerai plus au soldat; quand je mettrai mes vêtements civils, oh! comme je serai heureux! Je me sonnerai moi-même mon réveil et je me ferai aussi l'appel. Plus de sous-officier pour me maudire; plus de leur ignoble rata; quand la guerre sera finie et que nous ne ferons plus de N. de D. de marches!

Quelquefois, pour se venger d'un sergent qui n'est pas souvent sorti de son gourbi pendant la période de tranchées, on lui chante un refrain sur « un sergent qu'on n'a pas vu depuis longtemps et que peut-être une mine a fait sauter »; ou encore, ce sont des railleries à l'adresse du sergent-major qui reste « embrasser les filles derrière les lignes ». Dans une chanson intitulée *Ce vieux fil barbelé*, l'aède demande successivement où sont les officiers et les sous-officiers du bataillon et enfin où sont les soldats eux-mêmes.

Les soldats? Il est facile de les trouver, car leurs corps « sont accrochés à ce vieux fil de fer barbelé ». Pour les autres,

Le sergent est couché sur le plancher de la Copé! L'officier de détails est à des milles et des milles derrière les lignes; le sergent-major boit le rhum des soldats; le commandant de compagnie est tout au fond d'une sape profonde.

Pour nous, Français, ce qui est curieux, aussi, ce sont les chansons écrites en partie en français comme : *Mademoiselle from Armentiers* (Mademoiselle d'Armentières) :

Mademoiselle from Armentiers,
Parley-vous?

Mademoiselle from Armentiers,
Parley-vous?

Après la guerre finie,
Soldat anglais parti,
Mamselle Fransay boko pleuray
Après la guerre finie.

Ou encore, celle qui commence ainsi et qui se chantait sur l'air de *Sous les ponts de Paris* :

Madame, have you any good wine,
Parley-vous?

Il va sans dire que ces chansons sont très osées, certaines même si riches en mots grossiers qu'il a été indispensable de les exclure du livre. Mais c'est ce qui leur donne leur marque d'authenticité car si tous les guerriers ont à un moment ou à un autre connu la peur devant l'adversaire, leur intrépidité devant le mot cru ne s'est jamais démentie au travers des âges. Peut-être, en parcourant ces notations de grognements anonymes et collectifs, comprendra-t-on mieux comment, tout en ayant versé moins de sang, l'Angleterre est sortie de la guerre beaucoup plus lasse, beaucoup plus désabusée que nous-mêmes.

CHARLES CHASSÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Gabriel Faure : *Sur les routes de Bohême. (Bohême. Moravie. Slovaquie),*
Fasquelle. 12 »

Education

Marceau Pivert : *L'Eglise et l'Ecole. Perspectives prolétariennes. Préface*
de Léon Blum; Figuière. 15 »